EXHIBER LA DIFFICULTE DU DIALOGUE ORIENT – OCCIDENT POUR MIEUX LA SURMONTER? UNE LECTURE DE *PARAGES* DE THEODORE CAZABAN

Gina PUICĂ, Assistant Professor, PhD, Université de Strasbourg and "Ştefan cel Mare" University of Suceava

Abstract: The article „Display the difficulty of dialogue between Orient and Occident in order to overcome it? A reading of Parages of Théodore Cazaban" will comment the conception of Theodor/Théodore Cazaban (born in Romania in 1921 and exiled in France since 1947) of the dialogue between Orient and Occident, as it is shown in its unique novel Parages (1963). Exiled as an anticommunist from the very beginning, Cazaban, because of his discretion on the literary scene and his limited productivity, remained a voice on the margins, but very representative of the frustrations and other complains of Romanian intellectuals who were exiled in France. If some of his ideas are inspired from the books of René Guénon (rejection of the occidental world through a criticism of rationalism, progressivism, materialism, and even humanism), Cazaban is nevertheless one of those writers Antoine Compagnon described as being modern in so far as they are first of all antimodern (Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes, Paris, Gallimard, 2005), "caught in the whirls of History but unable to abandon the past".

Keywords: Theodor/Théodore Cazaban, Romanian Francophonie, literature of exile, modernity, anti-modernity.

Né en 1921 à Fălticeni, Theodor (Théodore) Cazaban[1] quitta la Roumanie en 1947 pour ne jamais y revenir. Son parcours intellectuel et plus largement existentiel se confond avec toute l'histoire de l'exil roumain anticommuniste, dont il reste un représentant de tout premier ordre. Pendant longtemps impliqué politiquement, il œuvra surtout comme journaliste. Du point de vue strictement littéraire, après avoir produit quelques écrits en roumain avant de prendre la voie de l'exil, il attendra le début des années 1960 pour publier en français. Ce sera *Parages*, que Gallimard fera paraître en 1963, et qui restera son unique roman, et son seul ouvrage publié jusqu'à présent en France.

Sensible aux innovations littéraires dans l'air du temps, Cazaban croise formellement le mouvement du Nouveau Roman français, alors en pleine vogue à Paris, mais il s'en démarque aussi par sa quête d'une spiritualité dont les nouvelles écritures en général s'étaient débarrassées. S'y ajoute un certain nombre d'idées et de convictions qui avaient cours dans les rangs des exilés roumains à Paris, ces derniers pour la plupart en guerre non seulement avec la Roumanie communiste, mais aussi avec la France qu'ils jugeaient trop complaisante face aux doctrines de gauche, et dans les valeurs de laquelle ils refusaient en partie de croire.

A la longue, ce divorce idéologique devint un refus plus large et explicite de l'Occident contemporain. Voyons comment cette idéologie fut travaillée par Cazaban dans *Parages*.

[1] Théodore Cazaban est le nom sous lequel l'écrivain a signé les écrits en langue française (*Parages*, mais aussi des pièces de théâtre non publiées et non jouées), raison suffisante pour l'adopter ici, aux dépens de son nom d'origine, Theodor Cazaban.

BDD-V556 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:44:50 UTC)

Le modèle René Guénon

Dans *La crise du Monde moderne*[2], ouvrage ayant durablement marqué l'auteur de *Parages*, René Guénon oppose l'Occident (moderne), décrit comme « civilisation proprement antitraditionnelle », à « toutes les civilisations qui sont demeurées fidèles à l'esprit traditionnel, et qui sont les civilisations orientales »[3]. Dans la conception « traditionnelle », métaphysique de Guénon, rattachée à la *philosophia perennis*[4], la civilisation moderne qui s'est développée en Occident, de manière accélérée depuis quelques siècles, subit une crise grave et elle est destinée à périr comme d'autres civilisations ont disparu avant elle, ne laissant derrière que d'infimes traces[5]. Guénon fait aussi le lien entre cette fin de la civilisation occidentale, qu'il sent toute proche, et la fin d'un cycle cosmique, et synthétise le tout par l'idée que « les déséquilibres partiels et transitoires concourent finalement à la réalisation de l'équilibre total »[6]. Au cataclysme attendu, succéderait ainsi non seulement « un simple redressement » nécessaire, « mais une rénovation totale »[7].

Qu'est-ce qui marque cette civilisation occidentale crépusculaire et qui gêne tant Guénon – et tous les tenants de la vision « traditionnelle », à des degrés plus ou moins importants ? Le rationalisme, parce qu'il nie « expressément tout ce qui est d'ordre supra-rationnel » ; l'humanisme (auquel est associé l'individualisme), parce qu'il réduit tout « à des proportions purement humaines », fait « abstraction de tout principe d'ordre supérieur », et parce que, symboliquement, il détourne « du ciel sous prétexte de conquérir la terre » ; « la supériorité de l'action sur la contemplation » ; la fragmentation et la spécialisation promues par la science moderne ; la dispersion du religieux, depuis la naissance du Protestantisme, en une multitude de sectes ; la négation « de toute hiérarchie sociale »; les principes d'égalité, de progrès, et autres « dogmes laïques » ; le matérialisme.[8]

Tous ces aspects, considérés très majoritairement comme autant d'acquis de la société moderne, constituant des avancées certaines dans la recherche de la facilitation de la vie humaine, la rendant plus digne et plus juste, sont dénoncés par l'homme de la Tradition en raison du souci majeur et quasi unique qui est le sien de préserver et de cultiver la recherche du « Principe » (les racines) aux dépens de ses manifestations (les branches), qui peuvent être

---

[2] René Guénon, *La Crise du Monde moderne*, Paris, Gallimard, « NRF », 1946.
[3] *Ibid.*, pp. 30-31.
[4] Dans la *Philosophia perennis*, telle qu'elle fut redéfinie au XXe siècle par René Guénon, les préceptes en sont considérés comme remontant à des temps immémoriaux et appartenant à toutes les traditions véritables. Cette « Tradition primordiale » est censée se transmettre par initiation dans de rares cercles d'élus. Selon René Guénon, pour que l'initiation soit réussie, c'est-à-dire que l'aspirant accède à une connaissance supra-rationnelle du Divin, il faut au préalable réaliser les états supérieurs de son être et parvenir à l'union entre son individualité et le Principe. Guénon considère que la Modernité est incompatible avec la *philosophia perennis* - d'où le rejet de l'idée de progrès, et le verdict sans appel à l'égard du contemporain, vu comme limite extrême du *Kali Yuga* (l'âge sombre dans la cosmologie hindoue).
[5] René Guénon, *La Crise du Monde moderne*, *op. cit.*, p. 8.
[6] *Ibid.*, p. 13.
[7] *Ibid.*, p. 27.
[8] *Ibid.*, pp 22, 26, 46, 74-77, 85. La pensée « traditionnelle », « ésotérique » de Guénon, pour théorique qu'elle soit dans son élitisme (ne serait-ce que parce que son auteur était un admirateur des vertus de la contemplation), s'apparente, certes, à des visions totalitaires, quand elle est détournée de ses objectifs et de son contexte. Notre but n'est pas ici, on l'aura compris, d'encenser ce type de vision, mais d'expliquer l'impact qu'elle a pu avoir sur Cazaban.

BDD-V556 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:44:50 UTC)

multiples. C'est d'ici que partent toutes les incompréhensions entre tenants de la Tradition et modernistes.

Cazaban puise assez librement dans les idées de Guénon. Et il n'est sans doute pas aussi proche de lui comme on pourrait le croire, et comme il l'a peut-être cru lui-même par moments. Certes, *La crise du Monde moderne*, ouvrage dont au fil du temps il recommande la lecture à nombre d'amis[9] a eu une influence décisive sur lui, mais ce n'est qu'un des ouvrages dans lesquels Cazaban a pu trouver, sinon des réponses, du moins une certaine résonance avec ses pensées et préoccupations, et peut-être frustrations. Une autre influence – et dans une direction assez proche – vint du côté d'Ortega Y Gasset et *La révolte des masses*[10].

Par-delà l'antimodernité…, la modernité

Mais, quel que soit le degré d'influence directe ou indirecte de tel ou tel esprit ou livre sur la pensée de Cazaban, ce qu'il demeure encore et surtout c'est que pour être un parfait écrivain antimoderne, l'auteur de *Parages* est proprement un écrivain… moderne.

Ce paradoxe a clairement été expliqué par Antoine Compagnon, dans un ouvrage devenu classique : *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*[11]. Compagnon distingue ainsi les écrivains antimodernes des écrivains traditionalistes – ces derniers vus comme des « champions du *statu quo* », « conservateurs et réactionnaires de tout poil, […] immobilistes et […] ultracistes, […] scrogneugneux et […] grognons »[12], alors que les premiers, depuis Baudelaire, tout au moins, sont les créateurs mêmes de la modernité littéraire – celle qui a survécu aux naufrages du temps impitoyable, par-delà les modes passagères.

Certes, Cazaban est fortement déçu par différents aspects de son temps, il est même plus d'une fois « grognon », voire « ultraciste », mais il ne s'y réduit pas, car il n'en est pas moins un moderne – un moderne déniaisé, pas dupe de la fable progressiste, « pris dans le mouvement de l'histoire mais [également] incapable de faire son deuil du passé », un moderne malgré lui, à son corps défendant, vu « de dos », « moderne en lui-même », en « haine de soi en tant que moderne », vivant « sur le fil du rasoir », vivant surtout sa modernité « comme un arrachement »[13].

Né après la Révolution française de 1789, l'antimoderne se démarque du traditionaliste, qui est de toutes les époques, par sa « moderne sensibilité antimoderne »[14], et la littérature – française en l'occurrence – est pratiquement constituée d'antimodernes dans tout ce qu'elle a de plus remarquable, comme le démontre encore brillamment Antoine Compagnon :

> De Chateaubriand à Proust au moins, entre le *Génie du christianisme* et *A la recherche du temps perdu*, en passant par Baudelaire et tant d'autres, le génie antimoderne s'est réfugié dans la littérature, et dans la littérature même que nous

[9] Paul Barbăneagră (Paul Barba-Negra) est le plus connu d'entre eux. A ce titre, il exprima à plusieurs reprises sa gratitude envers Cazaban.
[10] La première édition originale de cet ouvrage fut publiée en 1929.
[11] Antoine Compagnon, *Les antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, « NRF », 2005.
[12] *Ibid.*, p. 7.
[13] *Ibid.*, pp. 13, 441, 8, 252, 12.
[14] *Ibid.*, p. 9.

BDD-V556 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:44:50 UTC)

> qualifions de moderne, dans la littérature dont la postérité a fait son canon, littérature non traditionnelle mais *proprement moderne car antimoderne*, littérature dont la distance idéologique est inséparable de son audace littéraire, à la différence de l'œuvre mûre de Bourget, Barrès ou Maurras[15].

De toutes les époques de l'après 1789, ne se réduisant pas à un « type unique », les écrivains antimodernes, « réactionnaires de charme », constituent « le sel du moderne »[16], et ils ne s'éteignent pas avec Proust, ni peut-être avec Julien Gracq, à propos duquel Compagnon affirme qu'il pourrait avoir raison de ses contemporains, les nouveaux romanciers dans la mémoire de la postérité. L'antimoderne semble être fait pour durer, car il s'affranchit lui-même des accidents de l'Histoire. Et ses nombreuses contrariétés, les contradictions et les malentendus qu'il crée, sa « rage tonifiante », son « esprit outrancier » lui évitent « la malchance d'être compris, la pire qui puisse s'abattre sur un auteur »[17], comme le dit Emil Cioran.

Signe, entre autres, que Cazaban garde une certaine distance par rapport à Guénon, qu'il adapte surtout sa pensée, qu'il y puise librement son inspiration en écrivain… moderne, qu'il trouve des ressources ailleurs, est le fait que dans *Parages*, ce n'est pas le sujet-narrateur, double évident de l'auteur, qui est le vrai porte-parole de cette pensée traditionnelle, antimoderne, réactionnaire, mais Jean, un compatriote du narrateur dont celui-ci répercute la voix, et qui assure ainsi la caricature du narrateur, quant à la question de l'Occident notamment.

Le choc des civilisations

Mais, tout en critiquant légèrement Jean de ne pas avoir dépassé un certain stade, de ne pas s'être adapté, le narrateur n'en affirme pas moins que son ami est, d'un point de vue « très limité » et « moral » (*Parages,* p. 37), meilleur que lui-même. Proche et distant de Jean, il décrit non sans verve les impressions toujours savoureusement scandalisées de ce dernier :

> Je me suis rappelé surtout son attitude de suprême patience ou de sagesse devant Mme Clamet qui lui reprochait « tout ce bazar » (il faut en convenir qu'il y a chez lui un terrible désordre) et son regard derrière les lunettes qui semble vouloir retenir à l'intérieur de l'orbite, pour une éternité méchante, tout ce qui d'une manière ou d'une autre (car Mme Clamet n'est qu'un prétexte) est « occidental », c'est-à-dire énorme, tatillon, lunatique et fadasse… / […] … un doigt sur le journal, latéralement, comme pour signifier la vanité de tout commentaire, voilà Jean qui me fait lire : « Le dieu du Rock retrouva sa Cadillac jaune entièrement recouverte de numéros de téléphone écrits avec des bâtons de rouge à lèvres… ». Voilà Jean qui juge l'Occident, voilà l'index de Jean, mais non l'auriculaire, pour la distance, qui fixe l'Occident sur la table de son laboratoire… / … et alors il n'y a que les lunettes qui brillent et non pas les yeux ; je sais qu'il se dit « l'Occident, quoi ? » et qu'il essaie d'oublier. (*Parages,* p. 35-36)

[15] *Ibid.,* p. 10. C'est nous qui soulignons.
[16] *Ibid.,* p. 448.
[17] Cioran, *Joseph de Maistre. Essai sur la pensée réactionnaire* (1957), in *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Quarto », 1995, pp. 1521, 1519, 1520.

BDD-V556 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:44:50 UTC)

C'est à cette voix rapportée que Cazaban confie donc essentiellement le soin de s'attaquer dans son roman à ce qui est occidental et qui lui semble représenter une dérive du contemporain. Il n'en reste pas moins vrai que le narrateur partage certains des points de vue de Jean, mais cette proximité idéologique fait plus partie de son passé.

Tel qu'il se décrit au présent de la narration, le narrateur a entre-temps évolué, quitté nombre de ses anciennes positions, est devenu plus nuancé, sait faire la part des choses. Il n'est plus dans cet « équilibre pétrifié de colères contradictoires et d'étonnement unique en Occident » - période à propos de laquelle il ajoute entre parenthèses : « c'était l'époque où je voulais m'acheter un appareil photographique, pour l'Occident, justement, pour me venger » (*Parages*, p. 37). C'est une époque de flou dans les souvenirs du narrateur, correspondant à l'« indistinction » dans laquelle ses compatriotes continuent de rester « engloutis jusqu'à un certain point, jusqu'au cou, pas plus, par l'Histoire » (*ibid.*). Et ne se demande-t-il pas d'ailleurs, quand l'image de Jean en vient à se former dans son esprit, s'il continuerait à le voir s'ils n'habitaient pas tous deux la même maison ? Et il ajoute : « le sentiment que j'ai de lui [de Jean] s'est formé l'espace d'un instant et une onde d'ennui est passée » (*Parages*, p. 35).

Quoi qu'il en soit, le narrateur et Jean n'ont pas d'autre sujet de conversation hormis l'Occident. Et même si le premier a dépassé le stade le plus passionnel dans la critique de l'Occident, il se souvient de l'époque où il se plaisait à faire part à Jean, mais aussi à Vincent, l'ami étranger, de son curieux projet

> de composer avec des matériaux divers, hasardeux, une « chronique de l'intolérable », en cueillant des opinions politiques des experts, ou des faits divers, aussi divers que possible : des comptes rendus dans les journaux sur les crimes surtout, horribles, significatifs, ou les histoires de suicide des vieux, et même des images heureuses – pourquoi pas ? – de la vie : la concierge pacifique qui va s'acheter des salsifis, la Nordique qui fait de l'auto-stop, le noir qui danse et la princesse avec le clarinettiste ; et puis les foules avec leur « droit au bonheur », les déjeuners sur l'herbe quand l'Histoire va au pique-nique et les révolutionnaires à la pétanque dans un crépuscule méridional attendri, la sautologie [sic !] qui est une caractériologie, les images des parades de chars fleuris en Amérique, et des ballets sur glace… pour la splendeur vide me disais-je, pour la visualité, pour la joie complète de la rétine humide, exacte, du public, ou de la majorette, pour la joie, un point c'est tout ! Ah mais !... (*Parages*, pp. 57-58)

Dans cette énumération d'éléments composant cette possible « chronique de l'intolérable », selon le narrateur, se distingue d'abord l'intolérance du sujet. C'est en exilé souffrant qu'il parle ici. Un exilé qui n'a encore franchi nul pas, qui est dans le tourment, dans un entre-deux mondes désespérant.

Au grand thème de l'Occident, sont associés pêle-mêle des concepts et des réalités comme agglomération urbaine, démocratie, vacuité, fuite effrénée en avant, et même le paysage :

> Le paysage, voilà le coupable ! la forme, voilà le fond du problème. Je mettais en cause le paysage industriel, le XIXe siècle, et pas seulement le XIXe, les grandes agglomérations urbaines, j'accusais les architectes pour l'existence des cours intérieures horribles et qui orientent mal tant d'appartements habités… encore

BDD-V556 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:44:50 UTC)

> ceux qui donnent sur la rue ne sont pas trop privilégiés si l'on considère que la rue est elle aussi un trou où il pleut, bref, je déplorais cette fatalité et cette propension moderne de regarder dans les trous. Apportera-t-elle la Cadillac panoramique quelque remède à cette situation ? Le sens de l'histoire, je me disais, en dépend, beaucoup plus que du nez de Cléopâtre, et j'ai eu […] la sagesse de demeurer plus que sceptique : c'est que le monde entier dans sa phase actuelle, peut bien être considéré comme une espèce de trou ou, si l'on veut, engagé dans une descente accélérée vers des bas-fonds humides et sombres. (*Parages,* p. 134)

Dans cette critique du monde moderne, sous l'angle de l'urbanisme et des nouvelles relations humaines qu'il instaure, c'est aussi en Européen oriental que Cazaban parle ici – cet Oriental né dans l'entre-deux-guerres, élevé dans une ambiance rurale et bucolique, à population homogène, dans le respect de la grandeur, de l'effort ascétique, de la hiérarchie des êtres et des choses. *Parages* est aussi un livre d'exil, et le livre d'un exilé, ne l'oublions pas.

Et c'est, en partie, justement en vertu d'un mode de pensée hérité et qu'il n'a plus les moyens de développer qu'il oppose ici une résistance tenace aux milieux cosmopolites, vus, selon cette vision traditionnelle, comme promoteurs de la médiocrité, de la complaisance indifférente, de l'insignifiant, de la vacuité ; et comme producteurs d'une nouvelle forme de déshumanisation. Celui qui dans son exil a longtemps été condamné à vivre dans des chambres d'hôtel, voire à l'asile, et qui entre dans les maisons habitées « comme dans un temple » (*Parages*, p. 179), est choqué par le drame moderne de la solitude, par les liens familiaux distendus, par l'individualisme dramatiquement galopant.

A sa façon donc – et de plusieurs façons –, *Parages* illustre un choc intellectuel des civilisations. Mais ce choc intellectuel des civilisations n'a pas attendu, pour se produire en France, que viennent les exilés anti-communistes de l'Europe de l'Est et qu'ils y dispensent leur « vérité réservée » (*Parages,* p. 38). Ce *clash* est ancien. Il est indissociable de la naissance de la Modernité, dont l'un des produits dérivés est l'anti-modernité littéraire elle-même.

La contestation impuissante du présent occidental est le fruit du scepticisme historique en général, et elle implique une mise en cause de l'évolutionnisme. Parlant de Joseph de Maistre et de Chateaubriand, Compagnon remarque leur « doute essentiel qui les rend antimodernes et [qui] fait le charme de leurs propositions les plus touchantes et scandaleuses »[18].

Après avoir brièvement évoqué la possibilité d'une « Cadillac panoramique », tant soit peu capable d'élever la vue sinon l'esprit, Cazaban renonce à se la figurer. Car il est convaincu, comme Cioran, que « l'idée de progrès déshonore l'esprit »[19]. L'évolution temporelle est une descente de plus en plus accélérée et inconfortable pour l'esprit, qui dans le « trou » et les « bas-fonds humides et sombres » trouve de moins en moins de ressources pour survivre. « Trou » et « bas-fonds humides et sombres » sont donc des figures d'un manque de confort historique patent, où l'unique issue attendue n'est plus qu'un « cataclysme » qui résorbe et transforme tout.

[18] Antoine Compagnon, *op. cit.*, p. 75.
[19] Cioran, *De l'inconvénient d'être né* (1973), in *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Quarto », 1995, p. 1353. Le propos est cité aussi par Antoine Compagnon, *op. cit.*, p. 62.

BDD-V556 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:44:50 UTC)

La faible tolérance face à la médiocrité, ou à ce qui est perçu comme tel, est détectable dès l'ouverture du livre, quand le narrateur se montre excédé par la présence des autres – les jeunes, surtout :

> Ils sont de trop, ils sont trop. Tous. Les deux jeunes, par exemple, à ma gauche […] Ils sont là et ils me pèsent ; à moi de faire en sorte qu'ils ne soient plus, qu'ils ne soient pas, à moi de m'en défaire (*Parages*, p.7).

Avant de se lancer dans sa « quête » intérieure, le narrateur a besoin de s'assurer d'un bon confort ambiant. Et pour trouver ce confort, pour s'éviter ennui et irritation, il doit « abolir » (*Parages*, p. 7) la présence des autres, se ménager un espace de solitude parmi eux, en établissant une « nécessaire distance » (*ibid*.) par rapport à tous. Ce « curieux désir d'être seul, de plus en plus seul » (*Parages*, p. 8) au milieu de la foule, est encore, par excellence, une position antimoderne, la position élitiste de celui qui ne peut complètement adhérer à un temps et à des milieux dans lesquels il est pourtant contraint de vivre. Ainsi de l'auteur même, qui, pour être un pourfendeur des foules, de la grande ville, du bruit industriel, de la jeunesse, *et caetera*, ne peut s'empêcher de s'y ménager un refuge et de travailleur depuis cet espace de l'altérité.

« Jeunesse stupide »

Quoi qu'il en soit, le divorce est clairement signé entre sujet-narrateur-personnage et cette jeunesse fière de son temps, « jeunesse stupide », associée à la « classe inférieure et à la standardisation » (*Parages*, p. 50), cette jeunesse qui réclame « tous les droits et aucune obligation »[20], comme l'analysait, et non sans s'inquiéter, Ortega y Gasset, cette jeunesse opposée à l'autre jeunesse, celle des vieux temps, « jeunesse offensée par l'injustice fondamentale, ou bien plutôt, par la laideur, […], par la comédie, […], par la bêtise ; finalement par l'insignifiance » (*Parages*, p. 57). « [J]'ai toujours aimé la jeunesse… / … quand elle souffre, évidemment, et non pas quand elle gueule » (*ibid*.), affirme encore le narrateur cazabanien, pour mieux marquer ses distances, et préciser ses positions.

La distance hautaine affichée à l'endroit de la jeunesse qui évolue sous ses yeux trouve justification en ce qu'elle représente la catégorie qui va toujours plus loin dans l'illustration et l'aggravation de ce que Ortega Y Gasset nommait « l'homme-masse », cet individu « vidé […] de sa propre histoire, sans entrailles de passé », à qui « manque un "dedans", une intimité inexorablement, inaliénablement sienne, un moi irrévocable », toujours prêt, au contraire, à « feindre qu'il est ceci ou cela » - enfin, « l'homme sans la noblesse qui oblige »[21].

En vrai antimoderne – pris dans son temps, en résonance avec lui, mais décidément contre lui –, Cazaban perçoit, comme son narrateur, et avec une sensibilité accrue, la tendance qui se dessine dans la société : les révoltes qui sont dans l'air du temps, résultat de ce que René Guénon nomme « chaos social »[22], et qui sont le fait de ces « héritiers » ingrats, enfants gâtés

[20] José Ortega Y Gasset, *La révolte des masses*, traduit de l'espagnol par Louis Parrot, avec une préface de l'auteur, Paris, Stock, 1961, p. 246. C'est un des livres phares de Théodore Cazaban, qu'il cite à plusieurs reprises dans un livre d'entretiens avec Cristian Bădiliță (*Captiv în lumea liberă*, cu o postfață de Al. Paleologu, Cluj, Echinox, 2002 ; 2e édition, Galaxia Gutenberg, „Cartea vie", Târgu-Lăpuș, 2010).
[21] José Ortega Y Gasset, *op. cit.*, p. 19.
[22] René Guénon, *op. cit.*, pp. 7, et 83-95 notamment.

BDD-V556 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:44:50 UTC)

de l'histoire humaine[23], mus, entre quelques autres choses, par un « respect presque mystique, exclusif, de la coucherie » (*Parages*, p. 142), et dont les autres préoccupations essentielles tournent autour des jeux et du sport[24], au mépris de « certaines vertus masculines et aristocratiques » et des « bons critères de jugement » (*Parages*, p. 60).

Vitupérations antimodernes

Il en résulte, chez le sujet cazabanien, un fort sentiment d'exaspération devant le concept très galvaudé de « vie », ou plutôt de « droit à la vie » – une vie heureuse, cela s'entend, réclamée par des « masses montantes et grouillantes », dont « la bonne conscience se situe à mi-chemin entre la lune et la mauvaise foi » (*Parages*, pp. 142-143) :

> « La vie ! » Car voilà le mot lâché ! « C'est la vie ! » Les grands mots ! Les gros ! Graves, gras et gros comme des maréchaux ! Voilà l'offense qu'on me jette au visage, la grimace qu'on veut me coller, la grimace écrasée sur mon visage, la limace, la contorsion, la comédie, la singerie, la « vie ! », qui rassure les salauds, les avancés, ces effacés, ces affaissés, ces faussaires, ces falsifiés, ces salsifis, menteurs surtout ces efficaces, avec leurs formules, leurs mots : « L'amour de la vie », « le droit au bonheur » (mais non ! mais pourquoi « le droit au bonheur ? » Pourquoi ? De quel droit ?). « Le bonheur est une idée neuve en Europe ! Une idée ! le bonheur… une idée ! En Europe ! Sic ! Et aux Antilles ! Et un droit. Plouf ! le droit des lampistes ! Mme Clamet et Mme Belvoux, Vincent !!!... ou bien : « Sourire à la vie », « du soleil plein le cœur ! ». Debout les mots ! A Aubervilliers, à Sceaux, à Toronto et à Copacabana ! Les mots, les homonymes, les synonymes, dévergondés, grossiers, agglutinés, les scarabées, les Caraïbes, les paronymes, avec leur gros bon sens rouge qui tache, leur consistance, prenez-en donc ! Régalez-vous, pas cher, mesdames !... A moi ! On me dit ça à moi ! à moi, qui dans ce monde-là où la concierge pacifique va s'acheter des choux-fleurs, où les pays naissent du métissage entre un ordre religieux et une compagnie pour l'exploitation des bananes et pullulent, pour que Vincent puisse faire ses analyses, dans ce monde… où j'ai tout de même des attaches, suis, devrais être le soldat de la vérité, de la fidélité, de l'honneur, le soldat résistant, le vigile sur les remparts, la vigie, le réactionnaire superbe, emblème à la proue, Gibelin pour la Syrie, argonaute sur une mer propre et à rebours… (*Parages*, pp. 228-229).

C'est pour donner une idée très précise de la virulence du propos que nous avons laissé couler la citation. On a ici à faire à un certain « ton », à une certaine « voix », à un certain « accent » et à un « style » spécifique. C'est à son style (aussi) que l'on reconnaît l'antimoderne. Compagnon parle dans ce cas d'une « figure de *style* » qui s'appellerait « vitupération », « imprécation » ou « vociférération »[25] - c'est l'attitude de celui qui se bat pour une cause perdue d'avance, qui combat ce qui ne cesse de croître et de se développer. « L'énergie du désespoir, la vitalité désespérée donnent une éloquence qui peut toucher au sublime »[26].

[23] Ortega Y Gasset, *op. cit.*, p. 146.
[24] *Ibid.*, p. 148.
[25] Antoine Compagnon, *op. cit.*, pp. 17, 137.
[26] *Ibid.*, p. 137.

BDD-V556 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:44:50 UTC)

> C'est en amoureux transi des mots, dissertant à leur propos avec l'amertume de l'amant trompé, que Cazaban s'exprime ici. Les mots (des autres) sont déclarés coupables et toujours considérés de trop. L'erreur fatale du contemporain est, dans la conception de l'antimoderne – et de Cazaban en particulier –, celle d'abuser des mots, de mots coupés de leur source vivante, de leur réalité. La parole est instrumentalisée, asservie à l'insignifiance et à l'idéologie des bons sentiments, elles-mêmes élevées en étalons du nouvel humanisme.

Haro sur l'humanisme, la démocratie, l'Histoire, le progrès et autres « dogmes laïques » (Guénon)

C'est aussi cela, cette pléthore de mots jaillissant de partout, mais revenant à ce que Ortega Y Gasset nommait « répertoire d'idées toutes faites »[27], ou encore « rafale de tromperie générale »[28], une pure rhétorique dénuée de contenu, qui explique la remise en cause sévère de l'humanisme, tel que proclamé par les hommes nouveaux, à l'aide des nouveaux moyens d'information. D'où aussi sa critique très dure de l'idée de démocratie et de progressisme, et, plus largement, de l'Histoire, qui avance oublieuse de son propre passé, induisant l'idée que l'époque contemporaine vaut plus que toutes les autres, alors qu'elle profite amplement du travail des précédentes. Notons l'ironie cazabanienne au sujet de l'Histoire (de son évolution), lorsque l'écrivain en vient à rappeler, par la voix de son narrateur-personnage, les rapports qu'il juge habituellement opportun d'établir « entre la "Weltanschauung" d'une majorette et le sens de l'Histoire » (*Parages,* p. 67) !

Ce n'est pas sans rapport avec ce discrédit jeté sur les formes d'expression favorisées par le temps présent que le silence et le retrait fascinent l'écrivain antimoderne. Et Cazaban en fournira la preuve en quelque sorte éclatante.

Guénon, lui, critiquait ouvertement et sans appel l'humanisme en tant que « programme de la civilisation moderne »[29] tout court. Ce qu'il imputait surtout aux défenseurs effrénés de l'humanisme, c'était le fait qu'ils réduisaient tout à des proportions humaines :

> En voulant tout ramener à la mesure de l'homme, pris pour une fin en lui-même, on a fini par descendre, d'étape en étape, au niveau de ce qu'il y a en celui-ci de plus inférieur, et par ne plus guère chercher que la satisfaction des besoins inhérents au côté matériel de sa nature, recherche bien illusoire, du reste, car elle crée toujours plus de besoins artificiels qu'elle n'en peut satisfaire[30].

Sans doute moins net dans son jugement à l'encontre de l'humanisme, Cazaban semble, lui, le critiquer, ainsi que d'autres semblables « dogmes laïques », d'abord parce qu'il soupçonne ceux qui s'en font les défenseurs de faillir du point de vue de la vérité, de « jouer la comédie » (l'expression revient à plusieurs reprises dans *Parages*). Ainsi, ce sont plus leurs slogans, et certains mélanges des genres, jugés insupportables, qu'il met en cause, et moins les concepts eux-mêmes ou la réalité qu'ils désignent.

[27] Ortega Y Gasset, *op. cit.*, p. 114.
[28] *Ibid.*, p. 154.
[29] René Guénon, *op. cit.*, p. 26.
[30] *Ibid.*

BDD-V556 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:44:50 UTC)

Comme on a vu, le narrateur dénonce avec hargne dans *Parages* les projets qui font que des pays « naissent du métissage entre un ordre religieux et une compagnie pour l'exploitation des bananes » (*Parages*, p. 228) ; ou encore « la foi non pas religieuse mais égalitaire, des peuples vacanciers et atlantiques, qui fait que la démocratie déteint même sur le ciel » (*Parages*, p. 151). Cazaban rejoint ici à nouveau Guénon, qui déplorait la « dégénérescence » de la religion en « moralisme » et le passage de la doctrine « au second plan », phénomènes dont les causes devaient être cherchées, selon l'auteur de *La Crise du Monde moderne*, dans « la dispersion en une multitude toujours croissante de sectes, dont chacune ne représente que l'opinion particulière de quelques individus [31]».

Pour conclure : la difficulté du dialogue comme source d'écriture

Ce qui précède ne constitue que quelques-uns des points de litige que Théodore Cazaban trouva dans les manifestations les plus saillantes de cet esprit de la modernité si bien incarné par l'Occident, et qu'il dénonce dans *Parages* tantôt avec distance, tantôt avec passion. Le malaise de l'écrivain exilé, partagé par d'autres de ses conationaux dépaysés, alla donc dans le sens d'un relatif refus du temps présent, et le conduisit à se réfugier momentanément dans des thématiques réactionnaires, avant de lui faire adopter le silence. En cela, Cazaban semble rejoindre à nouveau Guénon, lequel, considérant le « formalisme de la 'lettre' » comme étant l' « une des variétés du 'matérialisme' »[32], invitait l'homme de la Tradition à s'exprimer le moins possible.

Mais il serait très réducteur de ne voir dans l'auteur de *Parages* qu'un intellectuel en divorce avec son temps et l'épigone d'un penseur ayant résolument tourné le dos à l'Occident. Car il apparaît, au contraire, que la difficulté du dialogue avec ses contemporains fut pour Cazaban source d'une écriture irréductiblement sienne dont les quelques citations présentées dans cet article donnent une idée.

Bibliographie

Corpus d'étude :
Cazaban, Théodore, *Parages*, Paris, Gallimard, « NRF », 1963.
Ouvrages cités :
Cazaban, Theodor en dialogue avec Bădiliţă, Cristian, *Captiv în lumea liberă*, avec une postface de Al. Paleologu, Cluj, Echinox, 2002 ; 2e édition, Galaxia Gutenberg, „Cartea vie", Târgu-Lăpuş, 2010.
Cioran, *Joseph de Maistre. Essai sur la pensée réactionnaire* (1957), in *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Quarto », 1995, pp. 1519-1559.
Cioran, *De l'inconvénient d'être né* (1973), in *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Quarto », 1995, pp 1267-1400.
Compagnon, Antoine, *Les antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, « NRF », 2005.

[31] *Ibid.*, pp. 74-75.
[32] *Ibid.*, p. 129.

BDD-V556 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:44:50 UTC)

Gasset, Y Ortega José, *La révolte des masses*, traduit de l'espagnol par Louis Parrot, avec une préface de l'auteur, Paris, Stock, 1961.
Guénon, René, *La Crise du Monde moderne*, Paris, Gallimard, « NRF », 1946.

BDD-V556 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:44:50 UTC)